

NOUVELLES POLITIQUES NATIONALES ET ETRANGERES.

QUATRIEME ANNEE REPUBLICAINE,

NONIDI 19 Messidor,

(Ere Vulgaire)

Jeudi 7 Juillet 1796.

Conférence entre des commissaires français et vénitiens. — Résultat de cette conférence. — Lettre du général Jourdan sur le passage du Rhin par l'armée de Sambre et Meuse. — Détails sur la célébration de l'anniversaire du jour où les Etats-Unis ont déclaré leur indépendance. — Nouvelles réflexions sur la guerre et la paix. — Victoire éclatante remportée par l'armée de Rhin et Moselle. — Vœu pour la paix, exprimé par le directoire exécutif et le conseil des cinq cents. — Admission à la barre des membres du bureau central. — Arrêté à ce sujet.

A V I S.

Le prix de la Souscription est actuellement de 9 livres pour trois mois, 16 livres pour six mois, et 30 livres pour un an. Les Souscripteurs qui n'enverront point les sommes fixées ci-dessus ne seront servis qu'au prorata de la valeur qu'ils auront adressée.

I T A L I E.

De Gènes, le 21 juin.

Les Français viennent de prendre, relativement aux bords impériaux, le parti le plus propre à y rétablir l'ordre & la paix; c'est d'en prendre possession au nom de la république française, & d'exiger serment de fidélité des propriétaires. Tous les vassaux, délivrés de la tyrannie féodale, s'attacheront bientôt au gouvernement français, & il ne sera plus possible d'abuser de leur ignorance pour les soulever.

Plusieurs lettres de Venise portent qu'il y a eu une longue conférence entre les commissaires français & vénitiens, dont le résultat a été que les vénitiens paieront cinq millions de ducats aux Français; qu'ils formeront une armée de 25 mille Esclavons & Dalmatiens; qu'ils équiperont une flotte, afin d'agir de concert avec les troupes françaises pour dépouiller la maison d'Autriche de Trieste, de Fiume & du Frioul, qui seront réunis aux états de la république de Venise. Le plan seroit excellent, mais il a besoin de confirmation. Il est certain cependant que l'amiral Condulmero a reçu un courier à Rome, de la part du gouvernement qui lui ordonnoit de retourner à Venise, & qu'un autre courier a été envoyé à Corfou pour porter à la flotte l'ordre de faire voile pour la capitale.

F R A N C E.

ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE.

Au quartier-général de Neuwied, le 14 messidor, au 4^e de la république.

Le général en chef Jourdan, au directoire exécutif.

CIToyENS DIRECTEURS,

J'ai l'honneur de vous prévenir que le corps d'armée aux ordres du général Kleber est parti, le 10, de Dusseldorf. La division aux ordres du général Grenier a passé le Rhin à Cologne, le 11, & s'est réunie aux troupes commandées par le général Kleber. Ce corps est arrivé le 12 sur la Sieg; l'ennemi avoit environ 1200 hommes de troupes légères sur la rive gauche de cette rivière. L'adjudant général Ney attaqua avec son impétuosité ordinaire. Indépendamment d'un assez bon nombre d'hommes tués ou blessés, nous avons fait une soixantaine de prisonniers montés. Le 10^e régiment de chasseurs a donné dans cette action les plus grandes preuves de valeur, & a mis la plus grande célérité & la plus grande précision dans ses mouvemens. Le général Kleber a séjourné le 13 sur la rive gauche de la Sieg, afin d'attendre des vivres & de donner le temps au général Lefebvre, qui a marché sur Siegen, d'arriver à sa hauteur. Ce corps d'armée doit être porté aujourd'hui en avant d'Ukeratdt.

Afin de faire promptement ma jonction avec le général Kleber, j'ai fait passer le Rhin ce matin au corps d'armée campé entre Coblenz & Andernach. Ce passage s'est effectué en présence d'un corps d'environ cinq ou six mille hommes, qui auroit été fait prisonnier de guerre en entier, s'il m'avoit été possible de faire passer plutôt notre cavalerie. Il est resté en notre pouvoir deux pièces de canon & environ 200 prisonniers.

J'aurai l'honneur de vous adresser demain le détail de cette affaire, où plusieurs corps & plusieurs militaires se sont distingués.

J'ai fait marcher une colonne sur Montauban, & une sur Thierdoff. J'espère pouvoir me réunir demain avec le général Kleber, & je chercherai ensuite l'ennemi pour lui livrer bataille.

Salut & respect. *Signé*, JOURDAN.

Nota. L'armée de Sambre & Meuse avoit fait, dès l'ouverture de la campagne, une savante diversion sur la rive droite du Rhin, pour empêcher les Autrichiens de tenter une attaque contre la ci devant Lorraine ou l'Alsace. Les Autrichiens ont en effet abandonné toutes leurs positions dans le Palatinat, les évêchés de Spire & de Worms. Jourdan ordonna alors la retraite, pour faire refluer une grande partie des forces autrichiennes sur le Bas-Rhin, pendant que le général Moreau traverseroit le Haut-Rhin, & les culbuteroit dans la Souabe. Ce qui a été résolu a été exécuté.

Aujourd'hui que Moreau a rempli l'attente qu'on avoit conçue de son habileté, le corps du général Kleber s'est, de nouveau, avancé sur la Sieg. Jourdan a repassé le Rhin entre Coblenz & Andernach, pour se joindre à lui, & repousser les Autrichiens au-delà de la Lahn; il a fait des prisonniers, pris des canons. Le pont de Neuwied est rétabli.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE-INFÉRIEURE.

De Rouen, le 14 messidor.

Des mandats d'amener ont été hier lancés contre le citoyen Robert, rédacteur de l'*Observateur*, & contre la citoyenne Lefebvre, qui imprime cette feuille périodique. On n'a trouvé ni l'un ni l'autre à l'instant de la notification desdits mandats.

Tous les jours on voit des difficultés dans le public à l'occasion des centimes & des décimes républicaines. Le peuple semble douter de leur valeur comparative à celle de l'ancienne monnaie de billon. Je crois que l'administration municipale rendroit service à ses concitoyens, & faciliteroit la circulation de la monnaie républicaine, si elle publioit une instruction sur la valeur fixe de cette monnaie.

De Paris, le 18 messidor.

Les ministres plénipotentiaires du pape & du roi de Naples sont arrivés ici pour traiter des conditions de paix avec le directoire.

On écrit de Toulon qu'Aubert-Dubayet, lassé d'attendre que l'escadre anglaise se tienne toujours en croisière devant ce port, vient de prendre par terre la route de Venise, d'où il passera à Constantinople.

On mande de Geneve que la ci-devant *Madame*, femme du prétendant, vient de traverser la Suisse, & qu'elle s'est arrêtée quelques jours à Zurich, d'où elle est repartie, le 28 juin, pour passer en Allemagne. Comme, suivant le traité fait avec la Sardaigne, les filles du roi étoient exceptées de la condition de faire sortir de Turin les émigrés français, le voyage de cette princesse est purement volontaire, & n'a, dit-on, d'autre motif que le desir de rejoindre son mari.

Aux Auteurs des Nouvelles Politiques.

CITOYENS,

L'intérêt que vous prenez à la liberté générale & celui que vous avez témoigné en plusieurs occasions à la prospérité des Etats-Unis, me font croire que les détails que

je vous adresse ne vous paroîtront pas indignes d'être dans vos feuilles. Une fête consacrée au triomphe de la liberté américaine ne peut manquer d'intéresser un peuple qui combat avec tant de courage pour assurer la sienne.

C'étoit hier l'anniversaire du jour où les Etats-Unis ont déclaré leur indépendance. Les citoyens de cette vaste heureuse république ont voulu célébrer avec éclat cette grande époque: ils ont choisi pour cet effet la maison Maillebois, rue de Grenelle Saint-Germain. Le jardin avoit été décoré pour la fête avec beaucoup d'élegance. Un banquet d'environ 250 couverts, disposé en fer à cheval, avoit été préparé sous un quinconce, dont les arbres étoient enlacés de guirlandes de feuillages, de fleurs & de feux de couleurs. De beaux lustres en grand nombre complétoient l'illumination, au milieu de laquelle se balotoient les drapeaux des deux nations; des glaces artistiquement posées entre les feuillages, répétoient ce magnifique spectacle.

M. Monroe, ministre des Etats-Unis, & M. Skipwill, leur consul général, ainsi que tous les Américains; les présidens & un grand nombre de membres des deux conseils; les ministres de la république & ceux des puissances étrangères; plusieurs généraux & officiers français se trouvoient à cette fête, dont un grand nombre de négocians américains faisoient les honneurs avec une cordialité vraiment fraternelle, & où tous les convives s'étoient mêlés sans aucune distinction. On doit remarquer l'attention qu'on eue les fideles amis de la France d'y inviter les officiers & quelques autres français qui se sont distingués par leur zèle dans la cause de l'Amérique. Le cercle en eût été plus nombreux avant les ravages de la tyrannie; mais l'échafaud, la proscription & l'exil n'ont épargné qu'un petit nombre de ces premiers défenseurs de l'indépendance américaine, qui apportèrent dans leur patrie les premiers germes de l'esprit de liberté. Une circonstance a été remarquée. Entre les places qu'occupoient deux membres du conseil des anciens, le général Dumas, qui a servi l'Amérique dans l'armée de Rochambeau, & le citoyen Barbé de Marbois, qui y étoit chargé des affaires de France, il se trouvoit un couvert réservé, que personne n'a pris, quoique l'on fût assez serré. Sur la serviette étoit un papier portant le nom du général Lafayette, commandant l'infanterie légère américaine. Cet hommage silencieux & touchant, rendu au vainqueur de Cornwallis, a été senti par tous les spectateurs, comme un témoignage d'une reconnaissance aussi généreuse que naturelle; & dans ce moment on n'a vu le général Lafayette que comme un ami de la liberté & un défenseur de la cause américaine.

On a porté vers la fin du repas seize toasts en l'honneur des seize Etats-Unis. Voici la traduction des plus remarquables.

Aux puissances amies des Etats-Unis et de la république française, représentées ici.

Au triomphe de la raison et de la philosophie, & à la chute de la superstition sur tout le globe.

A la triple garantie d'une république: l'égalité des droits, la liberté d'opinions et la soumission à la loi.

A la liberté des mers: puissent ceux qui violent les droits des nations sur cet élément éprouver le châtiment qu'ils méritent, par l'union des peuples qu'ils offensent.

Aux intrépides armées de France: puissent-elles, en ayant assuré par des victoires sans exemple une paix

morab
patrie
mérite
Au
tives
Au
fenseu
Au
Ah
retent
conco
néti
d'hum
pour
tique

C'êt
que c
un R
tout c
où un
pétoit
des su
imme
c'est
contre
souffir
le go
cri:
qui n
sous
parce
Je me
Vergn
Vous
pour
la lib
mis,
victoi
vois
qui o
faite
trouve
Ou
des ty
sentin
nous
à cha
nous
Con
cipe d
gouve
cus; i
révolu
le fur
ne Pa
nous
aileu
Poi
reux
sincer
& nou
de ce

honorable et solide à la république, jouir au sein de leur patrie reconnaissante des récompenses qu'elles ont si bien méritées !

Aux sciences et aux arts, et à ceux qui les ont cultivées avec le plus de gloire.

Aux apôtres et aux victimes de la liberté, et aux défenseurs européens de l'indépendance américaine.

Au beau sexe de l'un et l'autre hémisphère.

Ah ! puissent ces vœux touchans d'une sage philanthropie retentir dans les deux mondes & y accélérer le retour de la concorde & de la paix parmi les hommes ! Puissent-ils pénétrer dans les cours pour y réveiller quelques sentimens d'humanité, & jusques dans les cachots du despotisme pour y relever les espérances des opprimés qu'une politique barbare y retient !

L. M.

Nouvelles réflexions sur la guerre et la paix.

C'étoit chez les Romains une institution bien morale que celle qui plaçoit à côté du char d'un triomphateur un Romain qui l'entretenoit de ses fautes, tandis que tout célébroit ses victoires, & qui, au moment même où une foule enivrée le voyoit comme un dieu, lui répétoit : *tu es un homme*. Pour nous, le caractère actuel des succès militaires est de se répandre sur une masse immense qui y a concouru ; c'est la nation qui triomphe ; c'est la nation qu'il faut avertir, qu'il faut prémunir contre l'abus de la victoire. Mais le sentiment de ses souffrances l'avertit assez ; son vœu, c'est la paix. Que le gouvernement écoute, il entendra de tous côtés ce cri : *la paix*. Il l'entendra à chaque nouvelle victoire qui nous est racontée. Tant de malheureux qui expirent sous le besoin, ou qui se donnent la mort, meurent parce qu'ils n'ont pas vu luire encore le jour de la paix. Je me souviens toujours de ces paroles prophétiques que Vergniaux prononça dans une discussion bien fameuse : *Vous vaincrez vos ennemis, oui sans doute ; j'en ai pour garans et vos premiers succès et l'enthousiasme de la liberté qui vous transporte : vous vaincrez vos ennemis, oui, vous dis-je ; mais craignez qu'affaiblis par vos victoires, que désolés dans l'intérieur par mille fléaux, vous ne ressembliez un jour à ces monumens de l'Égypte qui ont vaincu le tems. De loin l'étranger admire leur faite orgueilleux ; mais s'il pénètre au dedans, qu'y trouve-t-il ? la mort et le silence des tombeaux.*

Oui, la mort est au milieu de nous ; ce ne sont plus des tyrans qui la donnent, c'est la misère, le besoin, le sentiment d'une injustice prolongée, qui, chaque jour, nous fait passer par les horreurs d'une longue agonie : à chaque instant nous tenons la paix ; à chaque instant nous la laissons échapper.

Comme ils sont punis, ceux qui ont méconnu ce principe de l'indépendance des peuples pour se donner un gouvernement ! Ne les imitons pas après les avoir vaincus ; il ne leur fut pas donné de pouvoir anéantir notre révolution ; la destinée ne nous accordera pas davantage le funeste pouvoir de la transporter à des peuples qui ne l'appellent pas, qui la repoussent. Il est tems, pour nous, d'en recueillir le fruit, & non pas d'en répandre ailleurs le germe dangereux.

Point de paix, tant que nous conserverons cette fureur de propager la révolution. N'attendons pas un ami sincère parmi tous les gouvernemens qui nous ménagent & nous flattent même, tant qu'ils nous croiront atteints de ce fanatisme turbulent. Pour tous les gouvernemens,

le premier soin est leur conservation intérieure. Leur sûreté extérieure, leur prospérité n'est que la seconde de leurs pensées. Ils dissimuleront avec nous. La faiblesse & la haine même employent toujours la dissimulation ; mais au premier signal, ils peuvent nous abandonner, se réunir même contre nous. Que n'importe une conquête nouvelle, quand nous perdons un ami ! Nul empire ne peut être puissant en Europe, que par les nœuds d'alliances fortement combinées & qui reposent sur des intérêts & une confiance réciproques. Nous n'avons pas jusqu'à présent une seule alliance, à moins qu'on ne veuille compter celle de la Hollande, qui nous est soumise par faiblesse bien plus que par affection, & que nous cherchons encore à humilier.

En propageant la révolution au-dehors, nous perpétons la guerre ; nous la rendons chaque jour plus sanglante & plus atroce ; ce n'est plus une de ces guerres qui peuvent être adoucies par ce droit des gens que l'Europe adopte dans sa civilisation ; c'est une guerre civile, c'est une guerre religieuse que nous transportons par-tout. Nous créons dans un pays une faction, pour en persécuter d'autres ; nous contractons par-là l'engagement de défendre la faction protégée ; nous sommes obligés de tolérer ; que dis-je ! d'encourager quelquefois ses fautes & ses crimes ! Appliquons un moment ceci à l'Italie, où nous commençons une révolution.

On sait assez l'histoire de ce pays ; on n'a pas oublié combien les factions y appellent de haines, & comme ces haines s'y perpétuent pendant plusieurs siècles, s'y exercent par des assassinats. Tremblons que sur ce sol brûlant les noms oubliés de Guelfes, de Gibelins, ne fassent place à ces mots plus terribles encore d'aristocrates & de démocrates, signal de tant d'horreurs parmi nous. Que si nous sommes obligés de rendre un jour ce pays, nous nous réservons donc le spectacle affreux de voir persécuter, proscire ceux qui se sont armés pour nous. Nous serons forcés de leur ouvrir notre sein. Qu'apporteront-ils parmi nous ?

En propageant notre révolution au-dehors, nous en ranimons tous les feux au-dedans. Rappelions-nous Avignon, où une détestable politique fit foire une révolution. Toutes les horreurs nous vinrent de ce coin de terre, incendié par nous. La Glacière d'Avignon a fait le 2 septembre.

La guerre cessera bientôt, le jour où elle ne sera plus qu'une guerre politique. Notre ambition quelque vaste qu'elle soit, sera modifiée par nos besoins. Les puissances étrangères éprouvent aussi ces besoins. Le gouvernement anglais, le seul qui sache encore dissimuler les siens, s'il voit notre modération & sur-tout notre soin de respecter l'indépendance des peuples, n'aura plus rien à opposer au cri de sa nation qui, enfin a des interprètes dans son parlement & même hors de son parlement, puisque la liberté de la presse existe.

Voilà les réflexions que je soumetts au gouvernement de mon pays, afin qu'il décide cette question : S'il convient de faire une révolution en Italie.

LACRETELLE, le jeune.

Errata. Dans la feuille du 16 de ce mois, où l'on annonce la mort du duc de Coillon, on parle du dernier de ses fils, né d'un troisième mariage. C'est une faute d'impression : il faut lire, d'un second mariage. Cette faute a été répétée dans tous les journaux qui ont copié notre article.

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES ANCIENS.

Présidence du citoyen PORTAIS.

Séance du 17 messidor.

Un membre fait un rapport sur la résolution qui détermine la manière de procéder en justice contre les sourds-muets ; il propose de la rejeter comme insuffisante. Il fait sentir que des sourds-muets devoient être jugés par un jury spécial composé d'hommes habiles dans l'art de l'analyse, & il exprime le vœu qu'il leur soit toujours donné trois interprètes ; la concordance de leurs rapports deviendrait une preuve qu'ils ont bien saisi & bien rendu les réponses des prévenus.

La résolution est rejetée, ainsi que celle qui érigeoit un 5^e. tribunal de police correctionnel dans le département de l'Hérault.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Présidence du citoyen PELET (de la Lozère).

Séance du 18 messidor.

Dauou obtient la parole au nom de la commission à laquelle ont été renvoyées hier les pièces de l'instruction du procès commencé contre divers agens du bureau central de Paris.

Vous avez renvoyé, dit-il, à l'examen de votre commission de nouvelles pièces concernant les membres du bureau central : il en résulte que ces membres donneront ordre à plusieurs de leurs employés de rédiger des mandats d'amener, en exécution de la loi du 21 floréal, contre divers *ex-conventionnels*. Quant à la manière dont cet ordre a été exécuté, cet examen regarde les tribunaux.

Dauou présente ensuite une série de onze questions, qu'il propose au conseil de faire, par l'organe de son président, aux membres du bureau central qui doivent aujourd'hui paroître à la barre.

Le conseil arrête que ces questions seront faites par son président, & que les secrétaires tiendront note des réponses.

Un secrétaire donne lecture d'un message du directoire exécutif, que voici :

Le directoire exécutif, au conseil des cinq-cents.

CITOYENS LÉGISLATEURS,

« La victoire est fidèle en Allemagne aux armées de la république, comme elle l'a été en Italie. Nous vous annonçons le gain d'une bataille à Renchen.

L'armée de Rhin & Moselle, depuis son brillant passage du Rhin, a voit livré avec succès plusieurs combats qui étoient le prélude d'opérations plus sérieuses. Une affaire générale a eu lieu le 10 à Renchen. Les troupes républicaines y ont déployé tour-à-tour, à l'exemple des habiles chefs qui les commandoient, cette audace nationale qui renverse tout ce qui s'oppose à son impétuosité, & le courage inébranlable qui résiste à tous les efforts. L'ennemi a laissé au pouvoir des Français 10 pièces de

canon, 1200 prisonniers, 600 chevaux & un champ de bataille couvert de morts. Sa perte est énorme, ce sont les expressions du général en chef Moreau.

L'armée de Sambre & Meuse n'est pas restée spectatrice de la marche victorieuse de celle du Rhin & Moselle ; les divisions qui s'étoient repliées derrière le Rhin l'ont repassé à Cologne, entre Coblenz & Andernach, de vive force. Un corps ennemi qui défendoit la rive droite a été contraint à une fuite précipitée.

Le directoire vous invite, citoyens législateurs, à fixer avec confiance vos regards sur ces deux braves & puissantes armées, qui, après avoir humilié & puni l'Autriche & l'Angleterre, les réduiront à l'impossibilité de prolonger une guerre désastreuse, & préparent par leurs triomphes les conditions d'une paix durable & glorieuse pour la république.

Dumolard. — A ces nouveaux triomphes de nos armées, vous vous empresserez sans doute de répondre par de nouveaux témoignages d'estime & de reconnaissance. Ces triomphes vous sont d'autant plus doux, que comme le directoire le dit dans son message, ils sont un acheminement vers la paix que la France desire & dont l'Europe a besoin. Ce vœu de notre part ne sera pas pris pour une faiblesse : il est beau de tendre à ses ennemis l'olivier de la paix quand on a le front ceint des lauriers de la victoire.

Je demande que vous déclariez que les armées de Rhin & Moselle & de Sambre & Meuse ne cessent de bien mériter de la patrie.

Tous les membres se lèvent à la fois ; Dumolard rédige sa proposition : nous transcrivons textuellement la rédaction qui a été adoptée ; l'excellent esprit & les termes mêmes dans lesquels cette résolution est conçue nous paroissent devoir ici faire une époque aussi intéressante qu'honorable pour le corps législatif. La voici :

Le conseil des cinq-cents considérant que chaque victoire de nos braves armées est pour la république un acheminement à la conclusion d'une paix honorable & solide, & pour tous les peuples de l'Europe la garantie d'une prompte cessation du fléau destructeur de la guerre, déclare qu'il y a urgence.

Le conseil, après avoir déclaré l'urgence, a pris la résolution suivante :

Les armées de Rhin & Moselle & de Sambre & Meuse ne cessent de bien mériter de la patrie.

La présente résolution sera imprimée & portée par un messager d'état au conseil des anciens.

Nota. Les membres du bureau central ont été introduits à la barre.

Le président leur fait les interpellations arrêtées par le conseil. Après y avoir répondu, ils sont entendus dans leur défense.

Nous donnerons demain les détails.

Le conseil, convaincu qu'il n'y a eu qu'un erreur de leur part, a déclaré, sur la proposition de Cambacérès & de Dumolard, qu'il n'y avoit pas lieu à délibérer, & que cette décision seroit communiquée par un message du directoire exécutif.